

Aventurier

malgré lui



Claire
LE BIHAN

Claire LE BIHAN

Aventurier malgré lui

© Claire LE BIHAN, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7405-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

EN FUITE

Mercredi : premier jour.

Gaël courait comme si sa vie en dépendait. Et c'était sans doute le cas. À la sortie de l'école, il aurait dû rentrer au foyer où il était placé, mais trois garçons plus grands que lui et beaucoup plus forts l'avaient encerclé.

— T'en as une belle montre, pour un naze sans parents !

— File-moi ça, je vais jeter un œil ! dit le plus grand, qui avait une casquette et un air méchant.

— Il en a pas besoin, de toute façon y a personne qui l'attend ! Hein, face de rat ? ajouta le plus maigre en ricanant.

— C'est vrai ça ! Il a trop l'air d'un rat avec ses oreilles décollées et ses dents en avant !

— Qu'est-ce qu'on leur fait, aux rats ? Ça, c'était leur chef, un blond costaud qui en imposait à ses sbires.

— Un rat c'est un rongeur et ça court vite ! dit Gaël en mordant le premier qui voulait l'attraper.

Il détalait plus vite qu'il ne s'en croyait capable, mais les autres ne voulaient pas le laisser s'en tirer comme ça et n'étaient pas faciles à semer. Impossible de rejoindre le foyer sans se faire prendre, et de toute façon, là-bas aussi, il avait des problèmes. Gaël avait couru sans s'arrêter jusqu'à la sortie de la ville. Là, il ralentit pour réfléchir. Il ne pouvait pas rentrer au foyer: des ennuis l'y attendaient. Mais surtout, on le renverrait à l'école et là, il ne voyait pas comment il échapperait à ses ennemis. S'il fuyait pour de bon, il faudrait se cacher pour ne pas être retrouvé, sinon ce n'était pas la peine: ce serait pire. D'un côté, il voyait des champs, de l'autre, la forêt. Il ne savait pas comment il se débrouillerait, mais ce n'était pas le moment d'hésiter: les autres pouvaient encore le rattraper. Il prit le sentier des bois et s'enfonça rapidement sous le couvert des

arbres.

Les rayons du soleil, filtrés par les feuillages, braquaient un faisceau doré sur le chemin et les particules de poussière en suspension.

Gaël distingua bientôt le murmure d'un ruisseau, avant de l'apercevoir.

Il cherchait le moyen de le traverser, sautant de pierre en pierre, quand il découvrit une maison abandonnée.

On voyait tout de suite qu'elle l'était, parce qu'il n'y avait plus de vitres aux fenêtres, que des ardoises étaient tombées du toit et que la porte n'était pas fermée.

Il s'approcha, curieux mais prudent: on ne savait pas ce qui pouvait se cacher là-dedans après tout.

La porte en bois était entrebâillée, elle s'ouvrit en grinçant sous la poussée. Il retint un cri quand quelque chose lui frôla le visage dans un bruissement soudain. Le corbeau s'enfuit en croassant vers les chênes tout proches, mécontent de cette intrusion.

Un mouvement à l'intérieur fit sursauter Gaël. Le brusque passage de la lumière à l'ombre l'empêchait de distinguer ce qui se trouvait là.

Comme ses yeux s'habituèrent progressivement à la pénombre, il vit d'abord remuer ce qui ressemblait à un tas de chiffons, puis, une tête en émergea, ébouriffée, ainsi qu'un bras et un pied.

Gaël hésitait sur le seuil, prêt à la fuite, quand une voix d'enfant

lui cria:

— Ça va pas, non, d'entrer comme ça et de faire peur à Célestin ?

— À qui ?

— À mon corbeau, Célestin, tu lui as fait une peur bleue et j'sais pas quand il va revenir maintenant !

— Désolé, mais je ne pouvais pas savoir et lui aussi m'a fichu la trouille !

— T'es qu'une poule mouillée alors: Célestin, il fait de mal à personne ! Qu'est-ce que tu fais là, d'abord ?

Comme le gamin se levait, Gaël put constater qu'il n'était pas plus grand que lui, un peu plus petit même, avec des cheveux roux en bataille et une pluie de taches de rousseur sur une frimousse indignée.

— Ben, je me promenais et j'ai vu la maison, je pensais qu'il n'y avait personne.

— Eh ben si, tu vois: même que c'est chez moi ici !

— C'est pas possible, elle est à l'abandon cette maison, ça se voit ! Tu vis là tout seul ?

— Je suis pas ici tout le temps, j'habite ailleurs avec mes parents, mais ça c'est chez moi et Célestin.

— T'as de la chance de vivre avec tes parents. Moi, ma mère est à l'hôpital et ma sœur aussi.

— Et ton père ?

— Il est loin, pas avec nous.

— T'es tout seul alors ?

— T'es drôlement curieux toi ! J'aimerais mieux être tout seul en fait. Tu crois que je pourrais rester ici ?

— Faut voir... C'est quoi ton problème ?

— Je sais pas si je peux te faire confiance : on se connaît pas.

— C'est sûr qu'on se connaît pas, mais moi non plus je sais pas si je peux te faire confiance, alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Bon, y a des grands qui me cherchent et c'est pas pour me faire du bien. Je sais pas où aller en fait.

— T'as plus de maison ?

— Bah non, pas pour le moment.

— Ça se peut pas d'abord, on laisse pas les enfants dans la rue.

— Tu sais ça, toi ? Il y a des pays où c'est comme ça pourtant. Mais ici, on les met dans un foyer : et ça craint.

— Pourquoi ça craint ?

— Parce qu'on n'a personne pour nous défendre quand il faudrait.

— Y' a pas de gens pour s'occuper des enfants ?

— Si, mais c'est pas toujours les mêmes, ça change, et c'est facile de faire des trucs dans leur dos, tu vois ? Du coup, faut se débrouiller tout seul, et c'est la galère.

— Je vois. Mais on va venir te chercher, si tu rentres pas ?

— Pas sûr, et puis, je ne vois pas comment on me trouverait ici.

— Oui, mais j'aimerais pas qu'un tas de gens viennent dans le coin. Enfin, tu peux toujours rester là cette nuit et on verra après.

— Merci, t'es sympa. Et toi, tu dois rentrer chez tes parents ?

— Sûr, mais je pourrai t'apporter un truc à manger demain. Pour ce soir j'ai rien, que du pain rassis pour Célestin. Si tu veux, y a des mûres pas loin, je pourrais te montrer.

— D'accord. Ça t'arrive de passer la nuit ici ?

— Non, je l'ai jamais fait. Mais j'ai une couverture pour faire la sieste, comme tout à l'heure, ou quand j'attends Célestin.

— Il vient te voir souvent ?

— Tous les jours, depuis que je l'ai soigné. Il avait une aile abîmée, c'est comme ça que j'ai pu l'approcher. Je lui ai donné à manger, je l'ai gardé ici jusqu'à ce qu'il aille mieux, et maintenant il me connaît, c'est mon copain. Faut dire que des copains, j'en ai pas tellement.

— Pourquoi ?

— T'as vu mes cheveux ? Pis mes taches de rousseur ? Y s'moquent de moi à l'école, tout le temps. Personne veut jouer avec moi. Célestin, lui, il m'aime bien. Et moi aussi je l'aime.

— Si tu veux, on pourra peut-être jouer ensemble ? Et tu pourras dire à Célestin que je lui ferais jamais de mal. Avant j'avais un chien, mais on me l'a pris quand Maman est partie à l'hôpital.

— On l'a mis où ?

— Dans un refuge de la SPA, c'est comme un foyer pour les animaux, tu vois ?

— Et tu sais où c'est ?

— Pas très loin, en dehors de la ville.

— On pourrait y aller alors ?

— On pourrait, mais je ne crois pas qu'on me laisserait le voir. Et puis maintenant, je dois me cacher.

— Toi oui, mais pas moi. Si tu veux, je pourrais voir comment il va ? Comment il s'appelle ?

— C'est une chienne, elle s'appelle Perle.

— Bon, bah j'irais voir Perle, elle est comment ?

— C'est un berger australien : elle est plutôt beige, avec des yeux bleus. Tu pourras regarder sur internet chez toi comment sont ces chiens-là.

— Oui, j'irai voir. Maintenant, faut que je rentre. Je t'aide pour les mûres et j'y vais. Je pense pas que Célestin va revenir ce soir, alors tu peux manger son pain : j'en rapporterai demain.

— Ça marche. Tu t'appelles comment ?

— Gabriel. Pour ça aussi, les autres se moquent.

— Moi, c'est Gaël. Ça ressemble un peu, je trouve : ça commence et finit pareil.

Une fois Gabriel parti, Gaël mangea les mûres avec le pain, but de l'eau du ruisseau et rentra dans la maison pour l'explorer avant la nuit.

Elle n'était pas bien grande, mais contenait encore quelques affaires d'autrefois, à moins que Gabriel en soit propriétaire. C'était une drôle de rencontre, mais qui tombait bien.

Il n'y avait que deux pièces en bas et une trappe pourvue d'une vieille échelle pour accéder au grenier. Gaël s'abstint d'y monter, pas très sûr qu'elle supporte son poids. Il secoua dehors la couverture de Gabriel, avant de s'y blottir pour dormir. Quant à la porte, il s'efforça de la caler avec une table qu'il eut du mal à pousser seul jusque-là.

Avec l'obscurité, sa belle assurance fondait rapidement et toutes les peurs revenaient en force : la peur des trois garçons près de l'école, mais aussi son inquiétude pour sa mère et sa sœur, pour sa chienne, pour les histoires du foyer et tout au fond, pour sa fuite et ce qu'il allait devenir maintenant. On allait forcément s'apercevoir de son absence et le rechercher. Qu'est-ce qui se passerait alors ? Et si on ne le trouvait pas, comment faire pour avoir des nouvelles des siens ? Il y avait trop de questions et aucune réponse. Enfin, il était au moins à l'abri pour le moment et les trois affreux n'avaient pas réussi à lui prendre sa montre, cadeau de son père auquel il tenait vraiment. Il avait faim, n'ayant pas mangé grand-chose, mais il ne pouvait rien y faire avant le lendemain. Ruminant tous ses soucis, il finit quand même par s'endormir, épuisé.

Il rêva de l'accident, du crissement de freins suivi d'un choc violent, de sa mère qui ne lui répondait pas, de sa sœur qui gémissait et se réveilla couvert de sueur, haletant, comme à chaque fois. Impossible de s'en débarrasser, il revenait presque chaque nuit depuis que c'était arrivé. Soudain, il entendit des grognements, un piétinement lourd, juste de l'autre côté de la porte. Ce n'était pas dans son cauchemar, c'était bien réel. D'abord figé sous la couverture, il finit par se lever sans bruit, pour regarder par la fenêtre. Près du ruisseau, des masses sombres se déplaçaient bruyamment. Il ne les distinguait pas bien, mais ce n'était pas humain. La lune, d'abord masquée par des nuages, éclaira la scène : un groupe de sangliers s'abreuvait et défonçait les berges, du groin et des pattes, à la recherche de nourriture. Gaël avait le souffle coupé. De nuit, le spectacle était impressionnant, d'autant plus qu'il était seul, tout près, séparé d'eux par une malheureuse porte qui ne fermait plus et une table qui ne résisterait pas si ces colosses essayaient d'entrer. Heureusement qu'il n'avait pas de nourriture finalement, car l'odeur aurait pu les attirer !

Au bout d'un long moment, leur troupe s'éloigna en pataugeant et le garçon tenta de se rendormir.

2

DES PAS DANS LA NUIT

Jeudi : deuxième jour.

À l'aube, c'est le chant des oiseaux qui le réveilla, conjugué à la lumière du jour, puisque les fenêtres n'étaient que des ouvertures béantes sur la forêt. Il ne s'était guère reposé mais il avait soif.

Poussant la table dans l'autre sens, il dégagea la porte, qu'il ouvrit pour aller boire au ruisseau. Les abords étaient tout défoncés par les visiteurs nocturnes. Mais il n'était pas seul : sur l'autre rive, un chevreuil le regardait, surpris. Il s'enfuit dans les fougères.

Célestin était là, lui aussi. Perché dans un marronnier, plutôt méfiant. Pas de chance, le pain avait été mangé, il n'avait rien pour l'amadouer. Il faudrait attendre Gabriel. Quand pourrait-il venir, d'ailleurs ? Il ne l'avait pas dit et Gaël avait toujours faim. Il rentra dans la maison à la recherche d'un récipient quelconque et finit par trouver un bol ébréché qu'il nettoya dans le ruisseau avant d'y boire.

L'eau était un peu trouble, suite au passage des sangliers : il espéra qu'elle ne le rende pas malade et se demanda ce qu'il pourrait faire après un brin de toilette. La situation n'était pas brillante, tout de même. Et encore, le temps était sec et doux : si le froid ou la pluie arrivait, ce serait bien pire. Il faudrait réfléchir à un plan d'action, mais pour l'instant il n'avait pas d'idée. Impossible de penser à autre chose qu'à la nourriture, c'était désolant. Il s'assit, adossé au mur de la maison, la tête dans ses bras repliés.

Il pensait à son arrivée au foyer, après son passage à l'hôpital où on avait soigné ses écorchures. Lui n'avait rien de grave, contrairement à sa mère qui était dans le coma et sa sœur Chloé qui avait une jambe cassée, mais peut-être aussi autre chose : il ne savait pas au juste. Il était dans un drôle d'état après tout ça et le foyer lui avait d'abord paru réconfortant par son aspect normal. On l'avait conduit à une chambre qu'il partagerait avec trois autres garçons. Au matin, la douche et le petit déjeuner lui avaient fait beaucoup de bien.